

**NEIL GROSS,
ISAAC REED,
CHRISTOPHER
WINSHIP (DIR.)**

***INQUIRY, AGENCY,
AND DEMOCRACY:
THE NEW
PRAGMATIST
SOCIOLOGY***

NEW YORK, COLUMBIA
UNIVERSITY PRESS, 2022

PIERRE-NICOLAS
OBERHAUSER

LE BOIS NEUF DE LA SOCIOLOGIE PRAGMATISTE CONTEMPORAINE

« *Ils en ôtaient les vieilles pièces,
à mesure qu'elles se gâtaient,
et les remplaçaient par des neuves
qu'ils joignaient solidement aux anciennes.* »
Plutarque (*Les Vies des hommes illustres*)

Comme l'indique son titre, le recueil édité en 2022 par Isaac A. Reed, Neil Gross et Christopher Winship se donne un programme ambitieux : manifester l'avènement et participer au déploiement d'une « nouvelle phase dans les relations » entre sociologie et pragmatisme (p. 27)¹. Ses dimensions sont à la mesure de cette ambition : l'ouvrage comprend quelque quinze chapitres, pour un total de plus de quatre cent cinquante pages. Les contributions présentent un vaste panel de réflexions et prises de position, tout à fois théoriques, méthodologiques et épistémologiques, renvoyant au pragmatisme dans un certain nombre de ses déclinaisons. Sur le versant philosophique, on y rencontre aussi bien Charles S. Peirce, John Dewey, William James ou Josiah Royce que Richard Rorty, Hilary Putnam, Robert Brandom et Cornel West. Sur le versant plus sociologique, George H. Mead, Charles H. Cooley, W. E. B. Du Bois et Jane Addams y côtoient Herbert Blumer, Tamotsu Shibutani, Anselm Strauss ou Hans Joas – outre évidemment une série de références plus contemporaines. Les chapitres présentent également une belle diversité sur le plan empirique : les objets traités vont de la crise financière de 2008 (Luis Flores & Neil Gross, chapitre 4), aux rapports entre le département de police et le clergé « noir » de Boston (Christopher Winship, chapitre 12), en passant par le quotidien des chauffeurs affiliés à Uber dans le *Greater Boston* (Mazen Elfakhani, chapitre 8), les discours relatifs aux relations de proximité et les réseaux effectifs d'entraide au sein de la population « noire » de trois quartiers pauvres de New York, Chicago et Houston (Mario Small, Cayce C. Hughes, Vontrese D. Pamphile & Jeffrey N. Parker, chapitre 9), ou encore les réponses différenciées des chercheurs en biologie et en

chimie face à la mise en œuvre dans leur champ d'activité de réglementations fédérales relatives à la protection de l'environnement et à la sécurité au travail (Susan Silbey, chapitre 10).

Au regard de sa richesse et de son indéniable intérêt, il faut donc se réjouir de la publication de cet ouvrage et de l'aperçu qu'il offre de la « nouvelle sociologie pragmatiste ». Le sociologue attaché au pragmatisme ne peut qu'envisager favorablement le regain d'intérêt dont celui-ci fait l'objet dans sa discipline. Et il aurait tort de se montrer trop sourcilleux, comme le rappellent les éditeurs de l'ouvrage : « Du cheval reçu en cadeau, on ne regarde pas les dents. » (p. 4). Cependant, il sera peut-être amené, en lisant le recueil recensé, à s'interroger sur les écueils qu'est susceptible de rencontrer la sociologie lorsqu'elle s'approprie le pragmatisme – et entre lesquels elle est dès lors appelée à louvoyer. Je vais chercher ici à pointer certaines de ces difficultés, telles que les donnent à voir les contributions qui composent l'ouvrage. Ce sera également l'occasion de revenir sur une partie de ces contributions, afin d'en offrir un aperçu critique.

Un premier point concerne le statut accordé par les contributeurs à la référence au pragmatisme. On peut se tourner à cet égard vers le chapitre rédigé par Josh Whitford, qui se donne pour objectif de revenir sur certaines des confusions qui ont, selon lui, marqué la réception du pragmatisme deweyen en sciences sociales durant les dernières décennies, concernant en particulier la théorie de l'action qu'il incorpore (chapitre 6). Quelles sont les grandes lignes de l'argument de Whitford, et comment celui-ci envisage-t-il son affiliation à la tradition pragmatiste ? Pour l'auteur, les vicissitudes qu'a traversées l'appropriation de la théorie deweyenne de l'action par les sociologues découlent pour partie de ce que ceux-ci l'envisagent souvent sans référence directe à la « théorie de l'enquête ». Rapporter la théorie de l'action de Dewey au cadre plus général de sa pensée permet pourtant de dégager cette théorie d'une bonne part des accusations portées à son encontre, celle de « subjectivisme » notamment (p. 151). Lorsqu'il envisage l'action comme une réponse à un « problème » progres-

sivement défini, l'enjeu tient évidemment pour Dewey à l'« indétermination » de la situation elle-même, rapportée à l'interaction entre organisme et environnement, plutôt qu'au « doute » ou à sa « satisfaction » envisagés comme des catégories « subjectives » (*ibid.*). Whitford s'en prend également à la manière dont la sociologie pragmatiste contemporaine a pu être réinscrite par ses détracteurs dans une controverse qui lui est largement étrangère : l'opposition entre « compréhension » et « explication ». Il s'attache sur ce plan à rappeler – contre la partition supposée des sciences – l'unité fondamentale de l'enquête dans une perspective deweyenne, et à faire valoir la continuité pratique entre « *Verständlichkeit* » et « *Erklärung* » dans la recherche sociologique (p.155-160). Le sociologue pragmatiste ne peut pas prendre parti *a priori* pour l'une ou l'autre démarche de recherche : elles ne valent qu'en tant qu'elles répondent plus efficacement à tel ou tel type de « problème ». Whitford cite ici un passage de *Theory of Valuation* (1939/2011) : « Dans toute enquête, même la plus scientifique, la valeur (*worth*) de ce qui est avancé comme conclusion [...] est définie au regard de sa capacité à résoudre le *problème* présenté par la situation examinée. » (Dewey, 1939/2011 : 139 ; cité par Whitford, p.155, en italique dans l'original). Cet enjeu méthodologique n'appelle donc pas une prise de position générique ou univoque.

La discussion à laquelle se livre Whitford sur ce point est éclairante. À mon sens, elle aurait toutefois pu bénéficier d'un argument fort de Dewey concernant le rapport entre discours de la science et expérience ordinaire – argument que rappelle Louis Quéré dans un ouvrage récent :

Le physicien doit se référer aux choses [de l'expérience ordinaire] pour disposer d'un point de départ et d'un point d'application pour ses résultats spécifiques. Que l'eau soit H_2O serait réduit à une tautologie dépourvue de sens – H_2O est H_2O – si elle n'était pas identifiée au moyen de ce qui est connu comme eau par la perception et l'usage. Ces choses de sens commun dont part la science, et auxquelles elle revient, sont des choses qualitatives,

des choses qui se distinguent les unes des autres par leurs qualités. (Dewey, 1930/1984 : 226; cité par Quéré, 2023 : 103-104)

L'enjeu est certes, comme le fait valoir Whitford, que la recherche d'explications causales aux régularités sociales ne peut se passer d'une part de « *Verstehen* » – l'une et l'autre devant être considérées comme des phases distinctes mais complémentaires de l'enquête sociologique (p.159-160). Mais il est sans doute plus important de relever que, dans sa logique même, la sociologie ne peut être telle qu'en tant qu'elle trouve à la fois son origine et son horizon dans l'intelligibilité ordinaire des phénomènes sociaux.

Reste la problématique du statut de la théorie pragmatiste de l'action au regard d'approches concurrentes – qui donne son sous-titre au texte de Whitford (« *Why Pragmatist Action Theory Neither Needs Nor Asks Paradigmatic Privilege* »). On en vient, avec ce pan de la réflexion de Whitford, à la question du rapport que celui-ci entretient à la tradition pragmatiste. Whitford se tourne vers Richard Rorty pour affirmer que la supériorité potentielle d'une théorie de l'action ancrée dans le pragmatisme ne peut être que « situationnelle » : elle n'est qu'un « vocabulaire de description » parmi d'autres, susceptible de mieux se prêter à tel ou tel objectif spécifique, mais dont la validité ne peut être garantie *a priori* (p.149). Il cite Rorty sur ce point :

Kuhn et Dewey suggèrent que nous abandonnions une conception de la science en tant qu'elle se dirige vers une fin appelée « correspondance avec la réalité », et que nous affirmions *seulement (merely)* qu'un vocabulaire donné fonctionne mieux qu'un autre au regard d'un objectif donné. (Rorty, 1981: 571; cité par Whitford, p.149, en italique dans l'original)

Pour Whitford, « si l'on suit la théorie de l'enquête au fondement de la pensée de Dewey, il est contradictoire d'accorder un “privilège paradigmique” à une *quelconque* théorie de l'action » (p.161, en italique dans l'original). Le passage par Rorty fait surgir certaines apories

familier. Si l'on peut montrer que la théorie de l'action propre au pragmatisme de Dewey est la mieux à même de répondre aux difficultés conceptuelles que doit affronter une théorie de ce type, pourquoi les sociologues ne se contenteraient-ils pas de ce critère de validation au moment de s'y référer ? Pour quelle raison devraient-ils subordonner la validité de cette théorie de l'action à son « efficacité pratique » face à un problème empirique ou à un autre ? La perspective instrumentaliste posée sur la théorie rejoint ici la tendance ordinaire des sociologues à l'empirisme – et serait de nature à invalider la profession de foi pragmatiste de Whitford si elle était conduite à son dénouement logique. Quel sens en effet pour le sociologue de se dire pragmatiste si le pragmatisme n'est envisagé que comme un « instrument » susceptible d'être mobilisé ou non en fonction de son « (in)efficience » ponctuelle ? S'il apparaît comme un « ustensile » parmi d'autres dans la « boîte à outils » théorique et méthodologique du sociologue ? La « nouvelle sociologie pragmatiste » risquerait bien d'en perdre son pragmatisme – et par là même sa nouveauté !

La contribution de Karida L. Brown et Luna Vincent apporte dans une certaine mesure un contrepoint à ces questionnements (chapitre 14). Dans un chapitre intitulé « *American Pragmatism and the Dilemma of the Negro* », Brown et Vincent s'interrogent sur « l'utilité du pragmatisme pour les subalternes », en s'appuyant sur « une lecture approfondie de la relation de W. E. B. Du Bois avec le pragmatisme, qui l'a accompagné sa vie durant, et ses confrontations à ses limites » (p. 365). Après avoir évoqué l'importance de William James, Josiah Royce et George Santayana pour le jeune Du Bois, Brown et Vincent reviennent sur le programme sociologique développé ensuite par celui-ci à Philadelphie et surtout à Atlanta. L'influence du pragmatisme est pour eux manifeste dans ce programme, en ce qu'il est « [p]rofondément préoccup[é] par les idéaux libéraux associés au libre arbitre, à l'individualisme, au méliorisme, à la créativité et à l'espoir » (p. 369). Ce parcours les amène à formuler la conclusion suivante :

Quelle est l'importance du pragmatisme pour un effort de théorisation qui se déploie à partir du point de vue subalterne ?

La relation prolongée de Du Bois au pragmatisme jamesien est éclairante à cet égard. Bien qu'il ne fasse aucun doute que le programme empirique et théorique de Du Bois – en particulier concernant ses premiers travaux – a été profondément influencé par le pragmatisme, Du Bois n'était en aucun cas inféodé à ce dernier en tant que projet intellectuel. [...] Les objectifs du pragmatisme sont historiquement liés à un idéal de liberté et à des questionnements relatifs à la possibilité d'ajuster l'action sociale aux exigences de la condition humaine. C'est pourquoi cette tradition philosophique a certainement sa place dans un projet plus vaste visant l'abolition de la domination et l'émancipation des opprimés. Le pragmatisme ne peut cependant jouer qu'un rôle de soutien au service de la longue tradition propre à la production de connaissances subalternes. Nous entendons par là que le pragmatisme ne va pas loin dans la théorisation de la condition subalterne. D'autres cadres analytiques sont nécessaires pour comprendre la modernité à partir de ses marges, comme le féminisme noir, la tradition radicale noire, le capitalisme racial, la sociologie de Du Bois ou la théorie décoloniale, pour n'en citer que quelques-uns. (p. 374-375)

Je ne reviendrai pas ici sur la question des rapports entre Du Bois et le pragmatisme, traitée extensivement par Daniel Cefaï et Joan Stavo-Debauge dans leur introduction au symposium publié dans ce numéro de *Pragmata* (Cefaï & Stavo-Debauge, 2024). Concernant la présente recension, l'enjeu tient plutôt au fait que Brown et Vincent s'autorisent de Du Bois pour valoriser un engagement distancié vis-à-vis de la tradition pragmatiste et s'interroger sur l'apport de celle-ci à une sociologie de – et ancrée dans – la « subalternité ». La perspective ainsi privilégiée est très différente de celle de Whitford. Mais on trouve d'un côté comme de l'autre un rapport instrumental au pragmatisme, qui rend dans une certaine mesure caduque la désignation de « sociologie pragmatiste » – une étiquette que Brown et Vincent ne revendiquent

pas. Si Brown et Vincent soulignent l'influence du pragmatisme sur Du Bois, c'est en définitive pour faire valoir l'indépendance du « projet intellectuel » porté par celui-ci (sur ce point, voir également Itzigsohn & Brown, 2020 : 56-57). Se réclamer du pragmatisme n'est pas se dire pragmatiste. La nuance est de taille.

Mon second point n'est pas sans rapport avec le premier. Il touche plus généralement aux enjeux relatifs à la définition d'une « école de pensée ». À lire une part des contributions de l'ouvrage, on peut en effet avoir le sentiment qu'elles auraient mieux pu négocier les difficultés inhérentes à une telle entreprise. La référence au pragmatisme se veut unitaire, assise sur de grands principes partagés (et partageables). Mais les auteurs souhaitent en même temps insister sur l'importance de figures spécifiques, qu'il s'agirait de considérer dans leur singularité et leur spécificité. Cette ambiguïté rejoue en partie une scission disciplinaire, la philosophie – essentiellement autour de Peirce, de James et de Dewey, ainsi que de Mead dans une moindre mesure – offrant souvent à la démarche la garantie d'une unité que risquerait de compromettre la diversité (apparente) des apports issus des sciences sociales. Certes, la tension entre cadre général unitaire et apports individuels singuliers traverse tout exercice de ce type. Et, dans la définition d'une « école » ou d'une « tradition », le jeu des dissensions et des convergences est d'autant plus complexe qu'il se déploie forcément à différents niveaux – dans la mesure où la possibilité ou l'importance du conflit « interne » ne prennent leur sens qu'au regard de l'interlocuteur considéré : membre de l'« école » en question, « opposant » (auto)désigné, ou tiers (Livet, 2007 : 300). Concernant l'ouvrage recensé, cette tension ne va pour autant pas sans poser certains problèmes.

Ainsi, la définition du commun supposé peut parfois sembler manquer de précision. On peut évoquer sur ce point la contribution de Daniel R. Huebner, riche et intéressante (chapitre 3), qui vient compléter certains arguments défendus précédemment par celui-ci dans *Pragmata* (Huebner, 2019). Huebner se propose de revenir sur les réflexions historiographiques d'auteurs et autrices diversement

rattachés au pragmatisme, de manière à « révéler les repères qu'elles offrent [...] pour adapter la philosophie pragmatiste aux sciences sociales contemporaines » (p. 60). Il annonce un argumentaire en trois temps : d'abord, un retour sur la problématique du rapport à l'histoire chez les pragmatistes « canoniques » et sur les liens que ceux-ci ont entretenus avec les chercheurs associés à la « *New History* » du tournant du siècle (James H. Robinson, Charles et Mary R. Beard, Carl Becker et Frederick J. Turner, auxquels Huebner ajoute Lucy M. Salmon) ; ensuite, une présentation de ce que serait une méthodologie historique pragmatiste ; enfin, une série de réflexions sur les sources et le rapport aux sources dans une perspective inspirée du pragmatisme. Je ne m'attarderai pas sur ces différents éléments. Il suffit pour mon propos d'indiquer que Huebner est amené à formuler, concernant le troisième point, la conclusion suivante :

Peirce partage avec Addams, Charles H. Cooley, Du Bois, Mead et d'autres une conception des documents comme un moyen de contact social avec des personnes éloignées, ce qui explique leur valeur particulière et leur nécessité pour le développement de la conscience sociale à travers le temps et l'espace. (p. 75)

Envisager l'écrit comme « un moyen de contact social avec des personnes éloignées » suffit-il à marquer un « air de famille » susceptible d'être associé au pragmatisme et, si oui, dans quelle mesure ? La question est intéressante. On peut en effet entrevoir un genre de parenté intellectuelle dans la conviction qu'il faut rapporter les textes aux relations sociales intervenant dans leur production, leur circulation et leur réception, et s'interroger sur la manière dont ils participent en retour à infléchir et structurer le cours de nos interactions. C'est aussi le sens du rapprochement proposé par Huebner avec l'« ethnographie institutionnelle » – le travail de Dorothy E. Smith pouvant en effet être rapporté, à certains égards, au pragmatisme (voir sur ce point Gonzalez & Malbois, 2013). Il y a cependant de quoi regretter que Huebner ne développe pas plus avant la mise en relation ainsi proposée entre

«Addams, Charles H. Cooley, Du Bois, Mead et d'autres» auteurs, de manière à lui faire porter réellement ses fruits.

Le chapitre rédigé par Luis Flores et Neil Gross présente, dans une certaine mesure, le même genre de difficultés (chapitre 4). Les auteurs entendent y proposer «une théorie de l'évaluation erronée (*misassessment*) des situations problématiques, en tant qu'amendement à la théorie pragmatiste de l'action» (p. 90). Comme je l'ai indiqué, ce modèle est mis à l'épreuve d'un cas empirique, celui de la crise financière de 2008. Mais les auteurs soulignent que leur démarche est avant tout théorique, et ils consacrent une bonne part de leur texte à un effort de définition conceptuelle. La «théorie de l'évaluation erronée des situations problématiques» développée par Flores et Gross est relativement simple, énoncée succinctement : il arrive aux acteurs sociaux de voir des «problèmes» là où il n'y en a pas, et d'occulter des «problèmes» qu'il leur faudrait pourtant (chercher à) résoudre. Il s'agit dès lors de s'interroger sur la manière dont on peut aider les individus à faire moins d'«erreurs» dans leur «évaluation» des situations «(non-)problématiques», *i.e.* à formuler des jugements alignés sur ceux d'une hypothétique communauté idéale d'enquêteurs (p. 102-105). Je ne m'arrêterai pas sur ces propositions, par ailleurs intéressantes. Ici, l'enjeu tient plutôt au fait que Flores et Gross y parviennent à la suite d'un exercice généalogique qui les conduit à passer de Joas à Schutz en transitant par Dewey, Thomas et Znaniecki, Blumer, Mills, Berger et Luckmann, Goffman et Bourdieu. La perspective défendue par Flores et Gross est riche, et on voit bien comment elle se nourrit de ces diverses influences. Il va par ailleurs de soi que le sociologue est en droit de se référer à son travail empirique pour attribuer une portée «heuristique» à la conjonction de références *a priori* hétérogènes, ou du moins éloignées. Mais dès lors qu'il s'agit de faire valoir une proximité théorique effective, les réquisits de l'argumentation changent de nature. Ce travail-là, d'un genre différent, mériterait également qu'on l'accomplisse.

En bref, il me semble que les contributeurs auraient globalement pu expliciter davantage ce qui les conduit à identifier, chez des auteurs aux perspectives théoriques distinctes, voire opposées sur certains points, une impulsion générale ou directrice susceptible d'être qualifiée de « pragmatiste ». La référence au pragmatisme en tant qu'approche (plus ou moins) unitaire est sans doute à son meilleur lorsqu'elle se déploie à partir d'un jeu d'oppositions vis-à-vis d'autres démarches – comme c'est le cas dans l'excellent texte de Natalie B. Aviles (chapitre 10). Celle-ci y montre tout l'intérêt d'une sociologie des sciences inspirée du pragmatisme face aux limitations de la « théorie de l'acteur-réseau » et de ses dérivés, en revenant sur la participation de chercheurs du National Cancer Institute américain au développement de vaccins contre les infections à papillomavirus humain. Aviles souligne en particulier que le pragmatisme peut offrir des pistes fécondes pour penser les activités scientifiques en tant que telles – *i.e.* dans leur dimension pratique ou « matérielle » – sans se prêter au réductionnisme propre à la radicalisation latourienne du « principe de symétrie » :

Le pragmatisme fait droit à l'objectivité et à la résistance des participants non-humains à une transaction sans les placer dans une relation de parité ontologique avec les êtres humains. Dans le même ordre d'idées, une approche pragmatiste des transactions socio-matérielles peut permettre aux chercheurs en études sociales des sciences d'étudier la manière dont l'environnement physique est intégré à la cognition humaine dans le cadre de processus de transformation mutuelle, sans prétendre accéder aux perspectives des acteurs non-humains en dehors des reconstructions situées qu'en offrent les êtres humains. (p. 236)

Autrement dit, la référence au pragmatisme peut aider les sociologues des sciences à conjuguer un nécessaire « anthropocentrisme » (méthodologique) avec une réelle prise en considération de l'« environnement physique » en tant qu'il intervient dans l'activité scientifique. On retrouve là certaines intuitions précoces de Louis Quére à propos de la sociologie latourienne – dont on peut se dire *a posteriori*

qu'elles auraient pu bénéficier des apports du pragmatisme, qui n'avait pas alors dans la réflexion de Quéré la place centrale qu'il y occupe aujourd'hui (Quéré, 1989).

Cette dernière remarque me pousse à relever en passant qu'il y a de quoi regretter que la production sociologique pragmatiste non anglophone reste si peu accessible aux chercheurs américains. Les arguments d'Iddo Tavory et Stefan Timmermans (chapitre 7) auraient ainsi pu se nourrir des travaux récents de Mathieu Berger, qui déploie un projet très proche. L'enjeu de la démarche que proposent Tavory et Timmermans est de rendre compte des processus de «(dé)typification» à l'échelle des interactions. Ils partent d'un cas fictif mettant en scène une dispute conjugale, en faisant varier les réactions des deux partenaires de manière à montrer comment les opérations d'«*upshifting*» et de «*downshifting*» – *i.e.* de «généralisation» et de «singularisation» – repérables dans les interactions ordinaires peuvent être ressaisies à partir des catégories de la sémiotique peircienne. Il s'agit ainsi de mieux cerner «un type d'opérations auquel les sociologues réfléchissent depuis longtemps: la transformation d'un événement unique en un type social, la construction d'un problème social» – ou, à l'inverse, la «détypification» d'une occurrence ressaisie *a priori* dans sa «généralité» (p.177). L'enjeu tient donc à la fabrique des problèmes (publics) en tant qu'elle fait fond sur divers «registres sémiotiques» :

C'est donc au travers de registres sémiotiques que les problèmes sont formulés et résolus. Il en est ainsi parce que la situation se déroulera différemment en fonction de la structure de sens qui s'impose. Si les employés sont en retard, ils doivent s'efforcer de singulariser (*downshifting*) ce retard. Si leur retard est généralisé (*upshifted*) en symbole de leur attitude à l'égard du travail en général, ou s'il est présenté comme le type de choses qu'ils font, ils seront probablement licenciés. Ce que montre cet exemple, c'est le genre de travail nécessaire à la fois à généraliser (*generalizing*) et à spécifier (*specifying*) le monde social. Nous sommes depuis longtemps habitués à envisager la généralisation (*generalization*)

comme le travail consistant à « rendre les choses sociales », notamment au sein de l'important courant de recherche qui examine la typification. Rendre les choses sociales, c'est les arracher à leur spécificité (*specificity*) et les amener à représenter une classe plus large d'entités. Rendre les choses sociales correspond à ce que nous avons nommé « généralisation (*upshifting*) ». Pourtant, ce que l'exemple précédent nous montre, c'est que l'on observe au niveau interactionnel un processus tout aussi important et tout aussi social avec des conséquences inverses : celui qui conduit à « rendre les choses spécifiques ». En outre, l'exemple montre qu'une telle singularisation (*downshifting*) peut, dans certaines situations, être un moyen d'exercer du pouvoir dans l'interaction. (p.179)

Tavory et Timmermans empruntent ensuite un exemple au travail du sociologue John O'Brien, qui s'est intéressé aux « stratégies de gestion du stigmate » associé à la religion dans le cadre d'un projet plus large consacré à la vie quotidienne des adolescents musulmans américains (O'Brien, 2011). Ils font jouer leur modèle sur un épisode interactionnel tiré de l'ethnographie d'O'Brien, afin d'en montrer la fécondité. Si la comparaison avec le travail de Mathieu Berger se justifie ici, c'est d'abord que celui-ci s'efforce également de penser l'interaction à partir des catégories de Peirce (Berger, 2017 et 2021). Mais ce rapprochement tire surtout sa pertinence de l'accent placé par Berger sur les articulations et potentiels glissements, dans l'expérience que nous faisons des interactions, entre les différents niveaux d'appréhension auxquels on peut associer les notions peirciennes de « priméité », de « secondéité » et de « tiercéité ». À partir d'un travail de terrain au long cours prenant pour objet diverses assemblées publiques de la ville de Los Angeles, Berger cherche ainsi à montrer comment des interventions à visée d'interpellation peuvent se trouver rabattues pour ceux qui les observent sur leur dimension sensible ou « incarnée », *i.e.* sur la personne même de l'énonciateur et sur les modalités de sa prise de parole. Dans l'analyse qu'il propose, on retrouve le genre de « *downshifting* » qui intéresse Tavory et Timmermans : l'énonciateur

apparaît dans toute sa « singularité » – pour ne pas dire sa marginalité – et ses prétentions à la forme de « généralité » qui accompagne la qualification d'un état de fait sont du même coup disqualifiées. Mais par rapport à celle de Tavory et Timmermans, la perspective de Berger présente à mon sens l'intérêt de prolonger la réflexion dans deux directions : elle se dégage d'une part du penchant sémanticipe qui fait porter l'analyse sur la seule dimension langagiére des interactions ; elle cherche d'autre part à déployer l'arc peircien dans son intégralité, de la « priméité » à la « tiercéité » – là où une analyse des seuls processus de « (dé)typification » tend à se contenter d'opposer la « généralité » à son absence.

Troisième et dernier point, plus bref : on peut s'interroger sur le rapport qu'entretiennent une bonne part des contributions de l'ouvrage au passé de la sociologie d'inspiration pragmatiste. On comprend évidemment que certaines références se révèlent plus pertinentes que d'autres pour les sociologues pragmatistes contemporains. On conçoit aussi qu'il s'agit de marquer une césure, ou du moins un écart, vis-à-vis d'auteurs par ailleurs bien connus. Pour reprendre les termes des éditeurs, l'un des défis que doit relever la « nouvelle sociologie pragmatiste » est en effet de faire valoir l'intérêt renouvelé du pragmatisme auprès de chercheurs qui l'associent aux « travaux de George Herbert Mead » et à « l'interactionnisme symbolique d'Herbert Blumer », ou n'ont « rencontré la philosophie pragmatiste qu'en tant que toile de fond des écrits d'Erving Goffman » – une formulation par ailleurs discutable (p. 3-4). Force est cependant de constater qu'à l'exception du texte de Daniel Cefäï (chapitre 15), les contributions rassemblées ne permettent guère de faire le lien entre le passé de la sociologie pragmatiste – du moins dans ses manifestations les plus célèbres – et sa renaissance actuelle. Or, dès lors qu'il s'agit de défendre la pertinence de cette renaissance, peut-on faire l'économie d'une enquête historique explicitant en quoi le retour au pragmatisme n'est pas et ne peut pas être pour la sociologie la réitération d'une époque révolue ? La plupart des contributeurs du volume n'opèrent pas une telle replongée dans la « tradition sociologique pragmatiste », qui exige non

seulement d'examiner les façons de faire propres aux auteurs classés sous cette étiquette – ce qui est en soi une entreprise difficile –, mais aussi d'en dresser le bilan avec honnêteté, quitte à se distancier explicitement des prises de position contestables ou malavisées. Théoriquement, épistémologiquement ou politiquement, tout n'est pas bon à réactiver chez les figures du mouvement. Où sont donc les contributions qui feraient voir les limites et écueils de cette tradition déjà ancienne, n'acceptant de s'y affilier qu'en revendiquant franchement leur droit à l'évaluation critique ?

Faute de s'adonner à un tel examen, les auteurs du présent ouvrage opèrent un genre de disqualification implicite : parmi les chercheuses et chercheurs susceptibles d'être associés au passé de la sociologie pragmatiste, ils se réfèrent tout simplement à ceux dont les positions sont globalement les moins susceptibles de paraître « problématiques » à un regard contemporain – et omettent pudiquement de mentionner les autres. Certes, une telle attitude a ceci d'appréciable qu'elle permet de mettre en visibilité certaines contributions à ce courant restées trop longtemps occultées². Mais à agir ainsi à l'égard de leur tradition, les sociologues pragmatistes pourraient bien finir par ressembler aux Athéniens de Plutarque, qui remplaçaient promptement les planches pourrissantes de leur précieuse relique – la célèbre galère de Thésée – pour mieux continuer à la révéler. On pourrait au contraire souhaiter qu'ils ne soustraient pas à ce qui, dans le courant auquel ils se rattachent, n'a pas résisté à l'épreuve du temps – ou aurait dû y succomber.

La contribution de John Levi Martin, intitulée « *What Sociologists Should Get Out of Pragmatism* », me paraît exemplaire à cet égard. Martin s'y donne pour objectif de proposer une critique générale de l'état actuel de la recherche en sociologie à partir d'une formulation générique de l'épistémologie qui caractériserait le pragmatisme – de manière à faire advenir une « véritable science sociale » (p. 41). Le caractère pragmatiste de la sociologie que Martin a en vue tient avant tout à ce qu'elle viendrait offrir certaines solutions aux problèmes (sociaux) qui nous importent collectivement. Son degré de réussite dépendrait

donc essentiellement de l'«efficacité pratique» de ses propositions concernant les «formes d'organisation sociale [qui] nous permettent ou au contraire nous empêchent d'atteindre nos objectifs, collectifs et individuels» (*ibid.*). Pour l'auteur, cette formulation fait cependant surgir une difficulté. La pertinence technique de la connaissance sociologique peut certes être évaluée sans peine. Mais l'identification des problèmes à résoudre et la définition des actions à entreprendre en s'appuyant sur les connaissances ainsi produites constituent un obstacle indépassable, du fait des «divisions» qui traversent fatalement nos sociétés. Il n'est sans doute pas inutile de citer Martin sur ce point :

[...] articuler les sciences sociales d'une société divisée – et toutes les sociétés *sont* divisées – autour de prétendus problèmes ne nous conduit pas à la science, mais à la guerre civile. Nous ne pouvons pas supposer qu'il existe un «nous» unique au nom duquel les problèmes doivent être résolus, ni identifier un point de vue privilégié de ceux qui «savent le mieux» et peuvent donc déterminer comment tous doivent vivre. Nous ne disposons même pas d'un candidat sûr au titre de dominé universel (*all-purpose underdog*) dont la position pourrait être utilisée pour identifier la «bonne» formulation des problèmes à résoudre (tel que le prolétariat en tant que classe universelle pour les marxistes). Tout groupe présente toujours des divisions – et le fait que des experts promettent d'intervenir est susceptible d'en créer de nouvelles.
(p. 45, en italique dans l'original)

Comment donc s'extirper de ce problème apparemment insoluble? Pour l'auteur, l'issue est simple. Les sciences sociales ne doivent pas chercher à «résoudre des problèmes» spécifiques, mais se contenter d'«offrir une infrastructure plus générale qui puisse être employée pour la résolution de problèmes» (p. 42). Ce faisant, on ferait de la sociologie une «science d'observation» à la manière de l'«astronomie», répondant aux exigences d'un «pragmatisme axiologiquement neutre (*value-free pragmatism*)» (p. 45-47). Cette sociologie devrait se donner pour tâche de faire reculer la «*terra incognita*» du monde

social en produisant des « cartes » susceptibles de servir une pluralité d'objectifs (p. 47).

Ce dernier point offre à Martin la possibilité d'en venir à la socio-logie de Du Bois, en tant que précurseur du programme sociologique qu'il appelle de ses vœux. Du Bois n'a-t-il pas en effet développé « une conception fondamentalement *cartographique* des sciences [sociales] » – qui se donne d'abord à voir dans ses cartes sociodémographiques inspirées du travail de Charles Booth (p. 50, en italique dans l'original) ? Pour l'auteur, cette conception « *cartographique* » de la sociologie se lit également dans certaines propositions épistémologiques de Du Bois. Il cite sur ce point « *The Study of the Negro Problems* » : « Ses résultats s'offrent à l'usage de tous – marchands, médecins, hommes de lettres et philanthropes. Mais l'objectif de la science elle-même est simplement la vérité. » (p. 50). C'est ce programme qu'il s'agirait de poursuivre afin de parvenir à une « sociologie plus robuste, plus scientifique », une science qui serait « rigoureusement objective » (p. 51-52). Il impliquerait d'articuler des « statistiques générales » à une « compréhension intime des vies » individuelles – en s'appuyant sur les possibilités offertes par les nouvelles technologies (p. 51). En effet, le projet de Du Bois était à son époque « impossible [à réaliser] pour des raisons techniques » (*ibid.*). Cela ne serait plus le cas – l'auteur évoque « le genre de données que récolte désormais Amazon » (*ibid.*).

Telle est donc la voie de « réforme » pragmatiste que Martin propose aux sociologues, s'appuyant sur ce qu'il envisage comme la « seule épistémologie stable pour l'enquête sociologique » (p. 54). Ici encore, l'enjeu ne tient pas dans le cadre de la présente discussion à ces propositions en elles-mêmes. Un point me semble cependant remarquable : Martin en vient à (re)définir « ce que les sociologues devraient retirer du pragmatisme » sans faire aucunement référence à ce qu'ont pu en retenir les sociologues qui ont historiquement été le plus directement associés au mouvement. Le recours à Du Bois est évidemment bienvenu, à de multiples égards. Mais quel que soit son intérêt, peut-il jouer ce rôle que Martin souhaite lui attribuer, et permettre

de refonder l'épistémologie qui caractériserait la sociologie pragmatiste, sans confrontation explicite au passé de cette sociologie ? On peut se dire que la référence à des autrices et auteurs jusque-là confinés aux marges du pragmatisme est bien susceptible d'offrir à la sociologie pragmatiste contemporaine la « nouveauté » qu'elle revendique. Mais cette conviction appelle démonstration. Elle ne saurait se suffire à elle-même.

Pour ces diverses raisons, il me semble que le travail de détermination de ce que serait une « nouvelle sociologie pragmatiste » reste pour une part encore à accomplir. Un tel effort devrait à mon sens être conjointement sociologique et historique. Du point de vue de la sociologie contemporaine, les ressources que nous sommes susceptibles d'emprunter à la tradition pragmatiste n'ont de pertinence effective que si elles confèrent à notre présent un surplus d'intelligibilité. Mais ces ressources ne peuvent elles-mêmes acquérir leur pleine signification qu'au terme d'enquêtes historiques sur leur contexte d'émergence et sur les appropriations successives dont elles ont fait l'objet. Mener de telles enquêtes, c'est sans doute s'astreindre à une forme exigeante et coûteuse de réflexivité. Mais n'est-ce pas là le prix à payer pour explorer les nombreuses facettes du pragmatisme et pour en exploiter des potentialités jusque-là méconnues ?

L'ouvrage coordonné par Reed, Gross et Winship marque une étape bienvenue dans la mise en valeur du pragmatisme en tant que ressource fondamentale pour la sociologie du XXI^e siècle. La diversité des contributions, tant sur le plan théorique que sur le plan empirique, donne à voir la fécondité d'un courant qui trace des voies nouvelles plutôt que de se retrancher derrière ses acquis supposés. À cet égard, on ne pourra qu'en recommander la lecture aux sociologues – et, plus généralement, à tous les chercheurs et chercheuses – qui s'intéressent au pragmatisme.

BIBLIOGRAPHIE

- BERCH Bettina (1984), « “The Sphinx in the Household:” A New Look at the History of Household Workers », *Review of Radical Political Economics*, 16 (1), p.105-120.
- BERGER Mathieu (2017), « Vers une théorie du pâtir communicationnel. Sensibiliser Habermas », *Cahiers de recherche sociologique*, 62, p.69-108.
- BERGER Mathieu (2021), « Perception et sémiose du malvenu. Retracer l'excommunication d'un participant dans une assemblée publique », *Les politiques sociales*, 1(1-2), p.54-71.
- CEFAÏ Daniel & Joan STAVO-DEBAUGE (2024), « Les racines pragmatistes des enquêtes du jeune W. E. B. Du Bois. Présentation du symposium », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, 7/8, p.1070-1134.
- DEWEY John (1984 [1930]), « Conduct and Experience », in *The Later Works, Vol. 5 (1929-1930)*, éd. par Jo Ann Boydston, Carbondale & Edwardsville, Southern Illinois University Press, p.218-235.
- DEWEY John (2011 [1939]), « Théorie de la valuation », in John Dewey, *La Formation des valeurs*, trad. et présent. par Alexandra Bidet, Louis Quéré et Gérôme Truc, Paris, La Découverte, p.67-171.
- GONZALEZ Philippe & Fabienne MALBOIS (2013), « La critique saisie par les sociologies pragmatiques. Sur le geste de Dorothy E. Smith », *EspacesTemps.net*, p.1-14 et p.1-12. En ligne : <<https://www.espacestemps.net/articles/la-critique-saisie-par-les-sociologies-pragmatiques-partie1/>> et <<https://www.espacestemps.net/articles/la-critique-saisie-par-les-sociologies-pragmatiques-partie2/>>.
- HUEBNER Daniel (2019), « Histoire, enquête et responsabilité. Le trésor perdu des premières générations de pragmatistes », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, 2, p.14-61. En ligne : <<https://revuepragmata.files.wordpress.com/2020/01/pragmata-2019-2-huebner.pdf>>.
- ITZIGSOHN José & Karida L. BROWN (2020), *The Sociology of W. E. B. Du Bois: Racialized Modernity and the Global Color Line*, New York, New York University Press.
- LIVET Pierre (2007), « Élaboration du concept d'école. L'exemple de Menger et de l'école autrichienne », in Alban Bouvier et Bernard Conein (dir.), *L'Épistémologie sociale. Une théorie sociale de la connaissance*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 17), p.295-316. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.11257>>.
- O'BRIEN John (2011), « Spoiled Group Identities and Backstage Work: A Theory of Stigma Management Rehearsals », *Social Psychology Quarterly*, 74 (3), p.291-309.
- OLIVER Lawrence J. (2015), « W. E. B. Du Bois, Charlotte Perkins Gilman, and “A Suggestion on the Negro Problem” », *American Literary Realism*, 48 (1), p.25-39.

QUÉRÉ Louis (1989), «Les boîtes noires de Bruno Latour ou le lien social dans la machine», *Réseaux*, 36(7), p. 95-117.

QUÉRÉ Louis (2023), *Il n'y a pas de cerveau des émotions*, Paris, Presses universitaires de France.

RORTY Richard (1981), «Method, Social Science, and Social Hope», *Canadian Journal of Philosophy*, 11(4), p. 569-588.

NOTES

1 Je remercie vivement Daniel Cefai pour ses utiles remarques sur une précédente version de cette recension. Les nombres mis entre parenthèses renvoient à la pagination de l'ouvrage recensé.

2 Ce qui ne signifie évidemment pas que ces contributions occultées devraient pour autant échapper à la critique, comme l'illustrent le cas de Lucy M. Salmon ou celui de Charlotte P. Gilman. Sur Salmon et Gilman, voir respectivement Berch (1984) et Oliver (2015).